

## Ivan Milev comme écrivain

### POÉSIES

#### Hymne à la vie

Les dernières étincelles du bonheur s'éteignent ici  
Une chorale hurle des malédictions  
La vie n'est plus que débauche  
Et quelque part une tombe  
Ouvrant ses sombres bras pour nous  
Maudit le noir destin  
Les yeux terriblement ouverts  
Un fantôme flotte dans les ténèbres  
[...]  
Ses lèvres saignent douloureusement  
Et lancent l'appel pour une jouissance dernière.  
Le verre est déjà plein de poison  
[...]  
Et moi, tout seul avec ma peur étouffée  
La nuit ouvre sur moi ses ailes  
Me murmurant avec sa sourde voix :  
« La mort approche pour toi. »  
Oh Mort, compagne tant désirée,  
C'est toi que j'appelle à cette heure : « Viens »  
[...]  
Viens. Dans tes bras rafraichissants  
J'aimerais poser ma tête  
Je ne veux plus entendre les malédictions  
De cet ivrogne, la vie.  
[...]  
Il fait noir dehors, la tempête secoue les branches.  
La nuit saccage tout et une âme perdue  
A fait couler sa dernière larme.  
Ah, les deux yeux, les deux yeux sanglants et lumineux  
Qui me regardent à travers la pénombre.  
Deux yeux couleur pourpre...

\*\*\*

**Tu es blême.** Penchée sur moi comme un fantôme,  
Oh Femme, tombeau noir de ma jeunesse !  
Tends les bras pour mendier  
La bienveillance de ton esclave.  
Tu te souviens que plus d'une fois,  
Serrée contre moi tu disais  
Qu'elle était encore loin  
La fin de notre chemin ici-bas.  
Pas si loin que ça, là-bas, à la croisée des chemins  
J'ai vu luire le mensonge.

.....

Tu es blême. Penchée sur moi comme un fantôme,  
Oh Femme, tombeau noir de ma jeunesse !  
Tends les bras pour mendier  
La bienveillance de ton esclave.

## Rêve

Gelée par le froid, les genoux en cicatrices, tu cries dehors.  
Tes lèvres gelées sont collées à ma porte.  
Après son rêve mort, ton âme s'éveille  
Avec ta voix enrouée par la souffrance  
Tu lances vers moi ton appel  
Que j'entends dans mon rêve mort.

Casse la porte et comme les rayons ardents du printemps  
Viens, précipite-toi vers moi  
Chante pour qu'elle revienne,  
La lumière de tes yeux d'autant.

Ainsi mon cœur malade ne connaîtra pas, peut-être  
Les limites de son élan insatiable.  
Oh rêve tourmenté, chassé par l'éveil,  
Ne demande rien sur le passé  
Et tends-moi tes bras gelés.

\*\*\*

**La rive est solitaire** et le sable luit  
Sous les rayons de la canicule.  
Aucune barque n'est emportée  
Par le chant des ondes.

Seules les mouettes lancent  
Leurs cris dans le noir firmament.  
La mer sanglote et mon regard  
Ne voit que les bras ouverts de la mort.

## CHANTS EN PROSE

### Printemps

Le printemps bigarré approche à petits pas et jette le regard lumineux de ses yeux bleus sur la terre épuisée. Des perce-neiges et des crocus fleurissent sur sa poitrine. Elle porte un bouquet de roses blanches, de violettes et de marguerites innocentes. Elle apporte des matins embaumés et des nuits silencieuses.

Autour de ses cheveux décorés de fleurs blanches, des hirondelles et des alouettes volent et chantent sa beauté miraculeuse... Elle apporte le bonheur à tout ce qui est vivant. L'apportera-t-elle à moi aussi, à moi qui suis si loin de mon lieu natal ? Saura-t-elle réchauffer ma poitrine gelée, y aura-t-il au moins un rayon qui pénétrera dans mon âme solitaire ?

Peut-être... !!

Ce printemps est étranger pour moi. Il passera silencieux et ne fera qu'éveiller dans mon âme des souvenirs flous et éteints...

\*\*\*

**Une chaude nuit d'été** touche les cordes tendres d'une chanson non finie... Les tiges de seigle s'inclinent lentement et leur bruit doux accompagne la légère mélodie argentée de la nuit...

Nous marchons, Toi et moi, les pas silencieux.

[...]

Nous marchons, Toi et moi, les pas silencieux. Derrière nous, là-haut dans le firmament sombre, la lune avec son sourire pâle nous poursuit et deux ombres allongées se précipitent devant nous.

Un long chemin, long comme un couteau en cuivre, sillonne dans les ténèbres bleuâtres de la forêt endormie.

Nous marchons, Toi et moi, les pas silencieux.

Devant nous, par-dessus les champs de seigle, on entend le triste hurlement d'une chouette nocturne, et Toi, réveillée de ton rêve, tu retiens ton haleine et ta poitrine tremble. Ton regard craintif brille et tes bras en marbre entourent mon cou.

Nos ombres allongées s'éloignent de nous et parlent entre elles des rêves de jeunesse passés. La lune au-dessus de nous, nous regarde avec un sourire malveillant et poursuit nos ombres allongées ?

Les tiges de seigle s'inclinent lentement et leur bruit doux accompagne la légère mélodie argentée de la nuit. Nous marchons, Toi et moi, les pas silencieux...

\*\*\*

### **Chants nordiques**

Je vois encore les jours passés traîner loin devant moi. Les jours passés vécus avec tant de douceur.

Emporté par mes rêves, je me souviens, et mes souvenirs sont tristes. Une nuée de corbeaux remplissent l'air de leurs coassements funèbres.

Très loin, dans un pays nordique où il fait jour partout, je serai un jour tout seul, et il n'y aura autour de moi que du silence et du calme. Mon âme fatiguée s'abritera sous l'ombre du soleil nordique et les dernières lumières se mettront à danser dans mes cheveux blancs bouclés. Une vie s'éteindra, non vue et non entendue...

.....  
Aussitôt que la brise de mer se mettra à souffler en apportant l'odeur des glaciers, elle agitera la pèlerine déchirée d'une âme orpheline, qui cherchera ma tombe sans croix...

Sur cette tombe un édelweiss poussera, une fleur chère, une fleur rare de la beauté et de l'innocence.

Cueille cette fleur, cueille-la ! Elle est si innocente, si fraîche, éternellement fraîche

.....  
Le mât d'un bateau de pêche s'élève solitaire sur le glacier. Plus haut, une mouette orpheline tourne en rond et un cri déchire le ciel clair et froid.

## **SUR LE CHEMIN DE LA SOUFFRANCE**

### **Le journal intime d'Ivan Milev**

**Le 6 novembre 1917**

**Mardi**

[...]

Aujourd'hui je ne vais pas travailler, et peut-être demain, et dans des mois, et dans des années non plus. Je ne peux pas travailler. Mon âme est malade et mes mains tremblent de froid, tout est sombre autour de moi, je ne me réjouis de rien, je dois souffrir.

J'aimais tout ce qui était puissant, splendide, et je l'appelais à pleine voix, mais ce n'est que l'insignifiant, le minuscule qui m'a répondu. Et je dois souffrir. C'est l'automne dans la nature, c'est l'automne dans mon âme, c'est l'automne dans l'art, c'est l'automne dans tout ce qui m'entoure.

[...]

Mon soleil s'est couché. Il s'est caché derrière les lointaines montagnes bleues et des échos douloureux ont retenti dans mon âme. [...] Je sens que la neige va tomber bientôt, elle va geler les fleurs blanches dans mes cheveux, et elles deviendront plus grises que le ciel gris. Les derniers rêves et espoirs se sont éteints, et tous mes jours que je n'ai pas vécus, traînent quelque part loin devant moi.

Mon cœur comme un petit oiseau s'est blotti dans ma poitrine, et il est pâle, plus pâle que la rosée matinale.

[...]

Et moi je pleure les nénuphars perdues, je pleure mon âme perdue.

Pardonne-moi, mon amour. Tu ne mourras jamais.

Pardonne-moi et adieu, mon amour éternel.

**Le 11 novembre 1917**

**Dimanche**

Toute la journée j'ai flâné dans la ville, la grande ville froide qui crie et appelle les gens en peine. Sur les larges rues interminables j'ai vu beaucoup de gens, beaucoup de visages, froids et concentrés sur eux-mêmes. Pas un seul regard dans lequel on pourrait lire la compassion et l'amour. Tous me regardent avec leurs grands yeux, mais ces yeux

ne parlent pas, ils crient. Ils crient et ce cri me tue. Des milliers de voix se lèvent en moi et je les entends toutes crier : imbécile, fou, nullité.

J'ai fait le tour de la ville, et comme je n'avais pas où aller, je me suis dirigé vers le théâtre. J'ai pris un billet. Je me suis assis dans une loge. L'orchestre jouait « La Traviata ». J'ai beaucoup la musique. Je regardais la demoiselle à la contrebasse agiter l'archer, mais elle avait le visage presque endormi.

Peut-être, elle est aussi malheureuse que moi. Peut-être elle aussi, elle a rêvé à quelque chose d'inaccessible... Je l'ai longtemps regardée. Elle paraissait belle sous la lumière verte de l'abat-jour vert.

### **Le 24 novembre 1917**

#### **Vendredi**

Cela fait longtemps que je n'ai pas écrit. Pendant cette période de bonnes choses me sont arrivées. J'ai trouvé dans mon lieu natal une nouvelle étoile, et elle est si gentille, si gentille. Je l'ai trouvée dans une nuit pluvieuse d'automne ? Elle est belle. Ses grands yeux noirs brûlent chacun qui aurait pensé de la conquérir. Son prénom est Hélène. Joli prénom. J'aime depuis longtemps ce prénom parce qu'il sonne de manière forte et dure. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois, pour quelques heures seulement qui m'ont parues si courtes que je ne m'étais pas aperçu que le matin était venu. Ce matin automnal sombre qui ne disperse pas les pensées fantômes mais en ajoute d'autres. Nous nous sommes séparés attristés.

Le 18 j'avais arrangé une exposition de mes peintures qui, pour des raisons que j'ignore, n'a duré que deux jours. On m'a acheté quelques petits tableaux, comme si on me les avait volé. Je ne voulais pas les donner, mais les gens d'aujourd'hui s'emparent du travail et de l'âme de l'artiste, et il reste toujours pauvre, un pauvre rêveur, qui aspire à l'inaccessible pour lui. Cette exposition était le hasard grâce auquel j'ai fait la connaissance d'Hélène. Mais moi je suis reconnaissant pour tout, je suis reconnaissant d'être pauvre.

[...]

### **Le 8 décembre 1917**

#### **Samedi**

*Il est dur de vivre, mon frère,  
Parmi de brumeux imbéciles.*

Botev

Aujourd'hui est un jour pénible pour moi. La vie a changé si brusquement. Les dix jours que j'ai vécus dans mon lieu natal ont laissé des empreintes profondes dans mon âme. C'étaient des jours de contemplation silencieuse et magique de la nature dépouillée et solitaire. La liberté d'esprit, cette liberté qui nous fait renaitre, s'est envolée, et les jours noirs à la caserne sont revenus. Ici chaque pensée est endormie sous le rythme monotone du régime et l'égoïsme du milieu social. Quel milieu boueux ! Il est comme une cellule dans laquelle un jeune oiseau est enfermé, un oiseau avide de l'air pur et du firmament du ciel d'azur où il est né... Aide-moi, ma mère ! Je pleure aujourd'hui, je pleure pour moi-même. Pourquoi la vie est-elle si féroce ? Est-ce pour cela que j'avais nourri en moi des rêves si précieux, pour qu'ils soient maintenant enterrés dans l'horreur du présent.

[...]

### **Le 16 janvier 1918**

Quand quelqu'un a vécu quelque chose d'horrible, quand il a été trompé, surtout par une femme, il croit que pour lui tout est perdu. Cela m'est arrivé à moi aussi récemment. Et ce n'est pas pour la première fois. Nombreuses sont les femmes qui m'ont trompé ou que j'ai trompées. Elles sont nombreuses à avoir connu mon apparence, mais pas mon âme. C'est peut-être le destin de l'être humain...

### **Le 14 mai 1918, Sofia**

[...]

La guerre qui anéantit tout continue encore. Ah, cette humanité abandonnée ! L'auto-anéantissement a couvert de sang des vallées et des champs, a condamné à la terreur tant de pauvres et a incendié leurs cabanes.

C'est le 14 mai aujourd'hui. Une belle journée de mai. Le soleil est là-haut et l'air est embaumé. Les oiseaux chantent.

C'est le 14 mai aujourd'hui. Sur la rue principale on construit depuis quelques jours un arc de triomphe pour l'accueil de je ne sais pas quel empereur autrichien.

C'est le 14 mai aujourd'hui. Les rues pleines de gens se couvrent de poussière qui s'élève et tombent sur les toits des maisons comme une noire malédiction. La foule hurle ! Elle veut du pain. Cette foule qui sait tout et ne sait rien. Elle hurle « du pain ». Combien j'aurais voulu que cette foule mentionnât non seulement le pain, mais aussi la balle. « Le pain ou la balle ! », c'est ce que le peuple devrait crier en soulevant très haut le drapeau de la liberté.

.....

Plus de sang serait versé, plus de liberté arrivera.

J'aimerais terriblement envoyer cette lettre à quelqu'un, à un bon camarade qui aurait de la compassion pour cette foule, mais maintenant c'est impossible.